

INTERROGER NOS CONCEPTS
HOLOCAUSTE, SHOAH, GÉNOCIDE

JACQUES ARON*

Un événement contemporain a pris, en un demi-siècle, une place si importante dans la conscience collective – tout au moins dans une grande partie du monde –, qu'il semble y être devenu une césure incontournable de la pensée dans d'innombrables domaines. C'est l'anéantissement volontaire, au cours de la Seconde Guerre mondiale, d'une population de près de six millions de personnes rassemblées sous un nom générique : *Juifs*. L'action s'est d'abord exprimée en langue allemande. Les auteurs du crime (*Täter*) l'avaient désignée au début par un euphémisme, *die Endlösung der Judenfrage* (la solution finale de la question juive). Pour certains – ce n'étaient pas que des Allemands – ce collectif indéfini, les *Juifs*, en était donc venu à poser une « question », dont la « réponse » n'était pas la solution du prétendu « problème » mais l'élimination physique de ceux qui en étaient l'« objet ». Au cours de la Grande Guerre, sur le front russe, le général Erich Ludendorff et le responsable de l'armement Walther Rathenau se servaient déjà d'un euphémisme pour désigner l'existence de quelques millions de Juifs dans les zones conquises par l'armée. Deux Allemands, l'un juif et l'autre pas, s'interrogeaient sur leur sort. « Je mentionnai finalement, que la solution politique la plus favorable consisterait sans doute, à laisser au tsar la suzeraineté sur la Pologne, à la condition que celle-ci conserve une constitution indépendante, car ainsi *la question insoluble (das unlösbare Problem)* et l'insécurité de la région frontalière reviendraient à la Russie¹. »

Notre intention n'est pas de remonter à l'origine de la prétendue question juive, ni même de nous pencher sur la généalogie de sa dénomination. Nous voudrions d'abord nous attacher à ce qu'il est advenu de la désignation de l'événement. Il ne nous paraît pas indifférent qu'il soit

généralement nommé *Holocauste*, *Shoah*, *génocide des Juifs* (*judéocide*) plutôt que, de façon plus descriptive, *destruction des Juifs d'Europe*, comme le fit l'historien Raul Hilberg. Ou, comme le firent les initiateurs du vaste mémorial berlinois : *Monument aux Juifs d'Europe assassinés*. Quels liens ces mots entretiennent-ils avec la compréhension profonde de l'événement ? L'éclairent-ils ou l'obscurcissent-ils ? le décrivent-ils ou le sacralisent-ils ? À quels ressorts obéirait le choix de l'un ou de l'autre ; ou bien *Holocauste*, *Shoah*, *génocide* seraient-ils déjà devenus des appellations interchangeable, des conventions en quelque sorte ? ² Les métaphores implicites aux deux premiers se seraient-elles si rapidement évaporées dans l'abstraction pure des concepts ? ³ Ces interrogations sur la langue sont au fond celles que se posait le jeune Nietzsche avant d'aborder ses œuvres philosophiques majeures⁴. Pour lui, les mots mémorisent et oublient, révèlent autant qu'ils dissimulent. Dans le monde de « la guerre de tous contre tous » – Nietzsche écrit cela en 1873, dans les premières années de l'empire allemand –, le langage constitue toujours un état d'équilibre relatif, une conclusion de paix momentanée. « C'est-à-dire qu'est maintenant fixé ce qui désormais doit être "vérité", ce qui veut dire qu'on a trouvé une désignation des choses uniformément valable et obligatoire, et la législation du langage donne même les premières formes de la vérité : car naît ici pour la première fois le contraste de la vérité et du mensonge. » Et il ajoute peu après : « C'est dans un sens aussi restreint que l'homme veut seulement la vérité : il convoite les suites agréables de la vérité, celles qui conservent la vie ; envers la connaissance pure et sans conséquence il est indifférent, envers les vérités préjudiciables et destructrices il est même hostilement disposé. Et en outre : qu'en est-il de ces conventions du langage ? Sont-elles peut-être des témoignages de la connaissance, du sens de la vérité ? Les désignations et les choses coïncident-elles ? Le langage est-il l'expression adéquate de toutes les réalités ? » Dans ce texte admirable, Nietzsche rouvre dans le débat philosophique moderne la question de l'enjeu social du langage. « Ce n'est en tout cas pas logiquement que procède la naissance du langage et tout le matériel à l'intérieur duquel et avec lequel l'homme de la vérité, le savant, le philosophe, travaille et construit par la suite, s'il ne provient pas de Coucou-les-nuages⁵, ne provient pas non plus en tout cas de l'essence des choses. »

Revenons à notre propos. *Holocauste*, *Shoah*, *génocide*, s'ils prétendent désigner et subsumer un ensemble complexe de phénomènes historiques et sa conclusion tragique, occupent un espace du langage tendu entre l'effort d'abstraction et le concret, entre la représentation et l'essence des choses. Dans cette topologie, ils ouvrent autant qu'ils obstruent

l'accès à la compréhension de l'événement. Ils mettent en jeu l'expérience, l'imagination, la connaissance, les intérêts et les désirs des groupes autant que des individus. Et seul le (faux) naïf les tiendra pour l'expression d'une « vérité » absolue. Je concède donc volontiers par avance la subjectivité inévitable de mon jugement, dans la mesure où il n'émane pas davantage d'un individu abstrait, d'un chercheur académique prétendument au-dessus de la mêlée, mais d'un intellectuel issu d'une famille juive victime du crime nazi. En octobre 1943, il s'en est fallu de peu que je disparaisse à jamais dans la fumée des crématoires ; je le rapporte comme un simple fait pour expliquer l'irritation que me procure régulièrement un discours moralisateur et lénifiant, un refoulement de l'histoire dans la sphère de l'indicible. L'hypothèse que j'avance ici est que cette incompréhension fondamentale est lourde de sens et significativement inscrite dans sa dénomination même. Elle a depuis longtemps trouvé son expression, qui est aussi son ultime justification, dans l'affirmation du caractère unique et inexprimable de cet assassinat collectif, comme s'il pouvait exister un seul événement humain, quelle que soit sa complexité, auquel on ne puisse attribuer ce statut de singularité et d'exception. À moins que ce statut ne relève d'une vision générale du monde qui s'oppose radicalement à toute compréhension possible : les voies du destin, du hasard, de la fatalité, de la providence sont, nous dit-on, impénétrables. Pour moi, elles s'enchevêtrent certes, mais ne sont opaques ni à notre entendement ni à notre engagement. Je revendique donc une approche engagée, fidèle aux faits et à leur déroulement chronologique, cette « objectivation participante » dont parlait Bourdieu, l'objectivité dans une perspective explicite.

UN HOLOCAUSTE ?

De tous les mots qu'utilise aujourd'hui une grande partie de la planète, *Holocauste* est probablement le plus inapproprié et le plus difficile à entendre par le Juif que je suis. Il rejoint l'arbitraire de l'appellation « Sémite » qui a donné naissance au polymorphe « antisémite ». Imposer subrepticement aux Juifs d'être victimes du sacrifice que leurs ancêtres présumés adressaient à leur Dieu pour lui complaire et se faire pardonner leurs péchés, rejoint les pires absurdités des pires superstitions. On me rétorquera que ce vocable évoque précisément la filiation chrétienne de la persécution moderne, mais je doute qu'il soit compris de la sorte. Où a-t-il surgi et comment a-t-il fini par s'imposer ? Je crois être le premier à en avoir décelé l'apparition précoce chez un auteur belge, élevé dans la

croissance chrétienne au peuple déicide, ébranlé par la politique nazie et s'interrogeant en Palestine sur la réponse sioniste⁶. Évoquant la Promesse du Retour, Goemaere écrit: « Ils attendaient cette heure sans la connaître. Ils l'attendaient, car tout Juif, si éloigné soit-il de la Synagogue, garde dans un repli de son cœur la foi en les temps messianiques. Et voici que, par un soudain coup du sort, par le geste du "Führer" germanique qui sait la popularité qu'accorde la plèbe à celui qui lui livre le faible en holocauste, cette heure est devancée pour eux. » Étonnamment révélatrice, cette phrase avance (pour la première fois ?) l'idée d'un César moderne sacrifiant le Juif au nouveau dieu de la politique : la plèbe. On sait ce qu'en avait écrit Hitler lui-même :

Si le Juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, triomphe des peuples de ce monde, son couronnement sera la danse macabre de l'humanité, et cette planète continuera à traverser l'Éther, aussi vide d'êtres humains qu'il y a des millions d'années.

La nature éternelle se venge impitoyablement, lorsque l'on enfreint ses commandements.

Je crois ainsi agir aujourd'hui dans le sens du Créateur tout-puissant : *en me défendant du Juif, je lutte pour l'œuvre du Seigneur*⁷.

Quand Goemaere écrit son livre (1935), le débat entre l'Église romaine et le national-socialisme est loin d'être tranché ; il cite d'ailleurs le célèbre Sermon de l'Avent 1933, du Cardinal Faulhaber⁸, qui avait publiquement ouvert le différend.

SHOAH OU GÉNOCIDE ?

Ainsi, tout ambiguë soit-elle, la dénomination de l'assassinat collectif des Juifs en tant qu'*Holocauste* devait-elle être profondément ancrée dans l'imaginaire judéo-chrétien, toutes confessions confondues, pour s'étendre et s'imposer à ce point. Dans une note de la première histoire de l'antisémitisme digne de ce nom, celle de Bernard Lazare, l'auteur anticipe ce transfert suggéré par Goemaere, de sacrifice à la divinité en sacrifice à la collectivité :

Aux holocaustes molochistes, répondent les holocaustes bibliques. Cette idée barbare du sacrifice de l'individu à la divinité *ou à la collectivité* [souligné par moi J. A.] se trouve partout ; elle est arrivée à son apogée avec la religion chrétienne qui est la religion du perpétuel sacri-

fice sanglant, dans laquelle le taureau et le bélier des sacrifices mithriaques sont remplacés par la victime humaine mourant sans cesse, tandis qu'on communit de sa chair et de son sang, dernier vestige symbolique du cannibalisme religieux. La théorie du sacrifice est encore puissante dans l'idéologie morale et sociale ; il serait curieux de l'étudier comme vestiges des pratiques anciennes⁹.

Apparu plus tardivement en réaction à *Holocauste*, le terme *Shoah* demeure cependant dans le même registre des référents issus de la religion ou d'une métaphysique ancrée dans la tradition monothéiste. Le choix d'un mot issu de la langue sacrée des Juifs le rend plus abstrait pour ceux qui ne la parlent pas et fait pour eux, plus que *Holocauste*, référence implicite à l'identité prêtée aux victimes.

Selon une encyclopédie du judaïsme :

La réaction *a posteriori* de la communauté juive revêt des formes diverses. Elle est liée, en particulier, à la terminologie employée. Le terme *hourban* a été utilisé surtout par les traditionalistes qui faisaient par là référence au premier et au deuxième *hourban* (destruction des deux Temples) ; ils ne voyaient qu'une différence d'intensité, non de nature, et il n'y avait pas lieu, selon eux, d'évoquer la spécificité de la *Choah* comme le troisième *hourban*, participant des voies divines que l'homme ne peut comprendre totalement. Un rabbin réformé, Ignaz Maybaum, a formulé la thèse selon laquelle D. avait utilisé le peuple juif comme victime sacrificielle, dans un geste de destruction créative. Le vieil ordre féodal européen allait prendre fin et Hitler était l'artisan de D. pour permettre de remodeler le monde¹⁰.

L'interprétation religieuse de l'apparition de Hitler selon la tradition juive n'avait pas attendu non plus, faut-il le rappeler, les lendemains du génocide. Dans un livre paru au moment où Goemaere menait son enquête en Terre Sainte, le rabbin allemand Prinz voyait dans le Führer le signe de la Providence qui forçait le retour à soi tant attendu du peuple juif :

Nous ne sommes pas malheureux de cette situation. Nous voyons aussi dans cette contrainte à affirmer sa foi, à être clairement et courageusement de sa communauté, l'accomplissement de nos aspirations. C'est en vain que nous avons combattu le mimétisme, le baptême et le mariage mixte. Des puissances supérieures nous sont venues en aide.
[...]

La théorie de l'assimilation s'est effondrée. Plus le moindre recoin où se dissimuler. Nous voulons remplacer l'assimilation par *l'appartenance affirmée à la nation et à la race juives*. Un État, qui est bâti sur le principe de la pureté de la nation et de la race, ne peut avoir que de l'estime et du respect pour le Juif qui reconnaît les siennes. [...]

Dès que l'on remplace la *tentative d'assimilation* par cette nouvelle *relation entre nations*, disparaît tout soupçon de vouloir s'introduire en fraude dans les domaines de la civilisation et de la vie [de l'autre]. Les frontières sont clairement établies et visibles pour tous¹¹.

Ce qui dérange le Juif athée que je suis, ce n'est pas l'emprunt d'un nom au registre du sacré (même si les Juifs exterminés étaient loin d'être tous religieux ou de tous parler l'hébreu), c'est que ce nom puisse occulter les causes, les acteurs et les ressorts politiques et sociaux de ce processus historique. Le Juif qui ne se reconnaît comme tel que dans une communauté de destin partiellement partagée tient nécessairement la compréhension historique pour la seule approche rationnelle. Cette compréhension est aussi la seule qui n'impose pas *a posteriori* aux Juifs d'aujourd'hui une connotation qu'ils peuvent éprouver comme une nouvelle contrainte. Découvrir et dévoiler les facteurs réels de ce processus, les mettre à jour est la clé qui ouvre l'événement à une interprétation généralisable des faits, donc à son entrée dans le champ de la pratique. Cette tâche devrait mobiliser tous les intellectuels qui voudraient peser sur le devenir du monde autrement que par ces éclats médiatiques qui sont notre lot quotidien. L'apport des représentants de toutes les disciplines est requis ; philosophes, historiens, sociologues, politologues, etc. Une mémoire inactive et inopérante n'engage pas et elle a tôt fait de se muer en rituel et en incantation ; celle qui nous concerne ici est déjà largement engagée dans cette voie et prête ainsi à toutes sortes d'instrumentalisations. Seule l'histoire nous enseigne par quels dévoiements du nationalisme le « printemps des peuples » s'est mué en « droit des peuples à disposer des autres », et par quelles dérives politiques le signe de l'alliance d'une tribu antique avec sa divinité, exalté par le Livre, s'est métamorphosé en impératif catégorique de mettre à mort sur l'autel de son *Volk* les brebis du sacrifice amenées par wagons à bestiaux entiers ou abattues sur des autels de campagne improvisés. Pour le comprendre, il faut définitivement briser des tabous, sortir du sacré et désigner aussi les chaînons des superstitions modernes qui ont pris le relais des anciennes : la race et ses hiérarchies natives, ses élus et ses damnés ; l'arrogance colonisatrice, ses « civilisés » et ses « barbares ». Et, contrairement à une idée facilement reçue, ces superstitions ont formé le terreau commun de

l'Europe de la moitié du XIX^e siècle à la moitié du XX^e siècle. Entre ceux qui y ont sacrifié (et y ont sacrifié les autres) et ceux qui les ont niées ou combattues, la ligne de partage traverse toutes les nations, tous les peuples, tous les partis, toutes les communautés, on pourrait dire toutes les familles. Aucune collectivité qui ne doive faire son examen de conscience à ce sujet. Une des raisons, sans doute, d'une amnésie persistante.

Si *Holocauste* ou *Shoah* gardent encore un fort parfum de métaphore à connotation religieuse, doit-on lui préférer ce néologisme juridique d'après-guerre : *génocide*? Nous nous trouvons en effet devant un concept de droit permettant la qualification d'un crime commis contre un groupe ethnique déterminé ; et donc la condamnation de ses auteurs à la mesure de leur participation aux faits. En découle le terme plus précis de *judéocide*, de provenance aussi savante mais compréhensible par sa parenté avec un vocabulaire déjà assimilé : régicide, fratricide, infanticide... Le meurtre du « Juif », catégorie arbitrairement forgée par les meurtriers, lui donne donc tout son sens. Ce qui ne dispense pas, ce qui oblige au contraire à faire retour sur l'histoire qui a précisément permis la production de ce pur fantasme d'un coupable à éliminer par le sang. Le *génocide des Juifs* nous renvoie à la genèse de cette folie collective du national-socialisme occultant toute recherche raisonnée des causes d'un état social donné par une imagination devenue criminelle. Au croisement de la modernité et des ressorts les plus obscurs des procès pour sorcellerie.

Certes, l'analyste qui se penche, en philosophe, en anthropologue, en historien, en sociologue, etc. sur les leçons de cette histoire, n'est pas un juge. Bien ou mal, à suffisance ou non, les coupables ont été jugés, et bientôt plus aucun des exécutants, directs ou indirects, ne sera encore en vie. Plus personne ne sera jugé pour ce crime de guerre là, pour ce crime-là contre l'humanité, pour ce génocide-là. Je laisse aux juristes le soin de disputer du caractère normatif de ces crimes et de la jurisprudence que constituent les jugements prononcés. Dans chaque cas spécifique, il sera évidemment nécessaire de mesurer dans quelle mesure la notion même peut être reprise ou étendue à tel ou tel massacre de masse de civils. À tout prendre, le mot forgé par des hommes de loi, *génocide* (des Juifs, des Tsiganes et autres groupes voués à l'élimination totale) me paraît encore, dans sa froideur, le plus neutre pour désigner un évènement, dont l'interrogation doit impérativement se poursuivre sans être préalablement orientée ou surdéterminée par des référents trop connotés et foncièrement inadaptés à notre monde actuel et à la nature de ses conflits. Il laisse donc ouvert le questionnement indispensable sur le devenir de nos sociétés.

NOTES

* Essayiste, auteur e. a. de *Le sionisme n'est pas le judaïsme, essai sur le destin d'Israël*, préface de Pierre Mertens, 2003, et *Mon identité élective, Juif européen athée*, préface de Yannis Thanassekos, 2008, tous deux chez Didier Devillez, Bruxelles.

¹ Walther Rathenau, *Tagebuch 1907-1922*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1967, p. 198. En août 1915, Rathenau approuva l'idée de l'annexion de la zone frontalière et la création d'un État polonais sous domination allemande.

² C'est ce que semble suggérer certaines traductions ; ainsi le livre de Tom Segev, *The Seventh Million: The Israelis and the Holocaust* devient en français *Le Septième Million: les Israéliens et le génocide* (2002) ; celui d'Idith Zertal, *Israel's Holocaust and the Politics of Nationhood, La Nation et la mort: la Shoah dans le discours et la politique d'Israël* (2008).

³ Vladimir Grigorieff, *Le judéocide*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1994. L'auteur a précisément écrit ce petit ouvrage de vulgarisation pour que « la spécificité du judéocide y [soit] reconnue aux moyens de termes adéquats qui donnent à penser et à comprendre. »

⁴ « Sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral », in Nietzsche, *Le livre du philosophe*, Traduction, introduction et notes par Angèle K. Marietti, Paris, Aubier Flammarion bilingue, 1969, p. 171 et sqq.

⁵ *Volkenkukukshheim*: La traductrice a tenté de transposer en français ce « nid de coucou dans les nuages », par lequel les Allemands désignent le monde imaginaire, les chimères, les rêves illusoire.

⁶ Cité dans mon livre sur le sionisme (voir note 1) : Pierre Goemaere, *Quand Israël rentre chez soi*, Bruxelles, Goemaere Imprimeur du Roi, 1935. « Un soir que ma gouvernante me mettait au lit, je lui demandai quelle était la vilaine chose qu'avait faite "le monsieur juif". [...] Comme je répétais ma question, tandis qu'ensuite elle me bordait, elle chuchota :

Tu l'aimes, dis, le petit Jésus ?

Oh! oui.

Eh bien, c'est eux qui l'ont tué ! » (p. 42)

⁷ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, volume 1, chapitre 2 (1925), 17^e édition, 1943, p. 70, Traduction : J. A.

⁸ Michael von Faulhaber (1869-1952), cardinal de Munich, *Christianisme et judaïsme*, 1933.

⁹ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, préface de Jean-Denis Bredin, Reprint 1990 par Les Éditions 1900, Paris, p. 353. Quinze ans à peine après l'apparition du concept *antisémitisme*, au prix d'un labeur solitaire impressionnant, Lazare publie cette recherche pleine de fulgurantes intuitions.

¹⁰ Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, Paris, Cerf, 1993, à l'article *Choah, réponses religieuses et philosophiques à la Shoah*. Ce dictionnaire distingue *Choah* (orthographe francisée, littéralement « catastrophe ») de *Shoah*, le titre du film de Claude Lanzmann qui porte ce nom (1985). Le choix d'un mot hébreu traduit la volonté de certains milieux juifs de s'approprier l'événement, bien que la majorité des victimes aient ignoré cette langue.

¹¹ Joachim Prinz, *Wir Juden*, Berlin, Erich Reiss, 1934, p. 154. Émigré aux États-Unis après 1937, Prinz deviendra président de l'organisation sioniste *American Jewish Congress*.